

no 14

PREMIER VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

PAR LE CHEV^R. PIGAFETTA.

Paris chez M. de la Harpe
chez M. de la Harpe
chez M. de la Harpe

182
PREMIER VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

PAR LE CHEV^R. PIGAFETTA,

SUR L'ESCADRE DE MAGELLAN,

PENDANT LES ANNÉES 1519, 20, 21 ET 22;

Suivi de l'extrait du Traité de Navigation du même auteur;

ET

**D'une Notice sur le chevalier MARTIN BERNAIN, avec la description
de son Globe Terrestre.**

ORNÉ DE CARTES ET DE FIGURES.

A PARIS,

**CHEZ H. J. JANSEN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES MAÇONS, N^o. 406, PLACE SORBONNE.**

L' A N 1 X.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

§. I. **A**u quinzième siècle les Italiens faisoient presque seuls tout le commerce des denrées que l'Asie fournit à l'Europe, et particulièrement des épices, c'est-à-dire, le poivre, la cannelle, les clous de girofle, le gingembre, la noix muscade, et autres produits végétaux, qu'on a toujours tant recherchés, et qu'on recherche encore aujourd'hui, moins pour leur saveur agréable que pour leurs vertus. Ces aromates nous venoient de quelques îles placées près de l'équateur, d'où leurs habitans, ou leurs voisins, les transportoient dans cette partie des Indes qui est entre ces îles et l'Europe, et les marchands d'Europe alloient ensuite les prendre chez

eux. Avant que les Arabes eussent occupé et dévasté l'Egypte, le commerce se faisoit par la mer Rouge, comme du tems des Phéniciens. Des bords de cette mer on transportoit les marchandises aux bords du Nil sur des chameaux, après avoir en vain essayé de creuser des canaux navigables. Le Nil les portoit sur des bateaux aux ports de l'Egypte, où les navires de Venise, de Gènes, d'Amalfi et de Pise alloient s'en charger; et lorsque les Arabes, par intolérance religieuse, par despotisme politique, ou, pour mieux dire, par une anarchie toujours favorable aux pirates, fermèrent tout passage au commerce dans le golfe Arabique, les marchands se rendirent au golfe Persique, d'où, par l'Euphrate, par l'Indus et par l'Oxus, ils portèrent les denrées de l'Inde dans la mer Caspienne, ou dans la mer Noire, et de-là dans la Méditerranée. Là les Italiens alloient les chercher pour les répandre sur toutes les côtes de l'Europe, et même dans l'intérieur des terres jusqu'aux régions glacées de la Moscovie et de la Norwège, où ils avoient leurs factoreries.

§. II. On s'apperçoit aisément que le prix

de ces denrées devoit être originairement bien bas; et que la nécessité où l'on étoit de les payer fort cher étoit une suite des frais de transport et des risques qu'on couroit, soit sur la mer Rouge, soit dans les déserts; outre le gain que vouloient y faire ceux par les mains desquels ces marchandises passeroient. Nous savons par un certain Barthelmy Florentin, négociant, qui avoit été vingt-quatre ans aux Indes, à la fin du quinzième siècle, qu'elles passeroient par douze mains différentes avant d'arriver à nous, et qu'on y gagnoit au moins le décuple (1); mais c'étoit surtout le monopole qui en haussoit excessivement le prix. Lorsque les Arabes insociables eurent anéanti totalement le commerce de la mer Rouge, les Génois se joignirent à l'empereur schismatique de Constantinople pour établir un commerce exclusif du côté de la mer Noire, par la Tartarie et par la Perse; et lorsque le sultan de l'Egypte, après avoir dompté les Arabes, eut rouvert le chemin du Nil, les Venitiens, ses alliés,

(1) Cela se trouve marqué ainsi sur la mappe-monde de Behaim, dont je parlerai au parag. XII.

cement du quinzième siècle, avoient visité toutes les côtes de la Guinée, joignant leurs connoissances à celles des navigateurs au nord de l'Europe, avoient démontré par l'élevation et l'abaissement de l'étoile polaire et du soleil, que la terre formoit une ligne courbe du nord au sud; que par conséquent elle étoit d'une figure sphérique, et qu'on pouvoit en faire le tour. Tout cela étoit bien d'accord avec les observations des astrologues; qui, malgré le but ridicule qu'ils se proposoient de deviner l'avenir, avoient fait néanmoins d'assez grands progrès dans l'astronomie. On avoit même des récits, vagues à la vérité, de quelques matelots qui prétendoient avoir été transportés aux îles situées entre l'Europe et l'Amérique, et cela jusqu'au nouveau continent, dont le nom même étoit encore inconnu. Voilà les bases sur lesquelles on fondeoit l'espoir de parvenir, en sortant du détroit de Gibraltar, immédiatement à *Malucho* (c'est ainsi qu'on appelloit alors les îles aux épiceries, auxquelles nous donnons aujourd'hui le nom de *Molues*), en côtoyant l'Afrique, et cinglant ensuite vers l'est, ou en traversant l'Océan Atlantique

vers l'ouest. On étoit si persuadé de ne rencontrer aucun obstacle sur cette dernière route, que les plus célèbres géographes de ce tems-là ne séparoient sur leurs cartes par aucun continent, mais simplement par l'Océan parsemé de quelques îles, les côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique, de l'Asie orientale. J'en donnerai des preuves au §. XII. C'étoit une erreur sans doute, mais bien pardonnable aux géographes de cette époque; car, quoique les anciens eussent mesuré avec assez d'exactitude la circonférence de la terre (1), et laissé même des règles assez certaines pour déterminer la longitude des lieux, on en faisoit fort peu de cas, et cela faute de les bien entendre.

(1) Aristote (*de Cælo*, lib. II) en parle comme d'une chose connue. Il paroît que les mathématiciens d'Egypte en avoient mesuré un degré à la latitude de Memphis, c'est-à-dire, à 30° de latitude boréale, lorsqu'ils déterminèrent la position et la grandeur des pyramides; car, chacun des quatre côtés de la plus grande pyramide, a $\frac{1}{2}$ de degré en largeur; de façon qu'on doit conjecturer qu'ils ont divisé le degré en mille parties, et ont donné à chaque côté de la pyramide $\frac{1}{2}$. (Veni-

C'est par une suite de cette ignorance de la grandeur de la terre et des longitudes, qu'on s'imaginoit devoir rencontrer bientôt à l'occident les îles, dont on ne connoissoit la distance qu'à l'est et au sud.

§. IV. Cette idée occupoit l'esprit de Christophe Colomb, qui joignoit aux connoissances théoriques et pratiques de la navigation, les lumières qu'il avoit recueillies des autres navigateurs, et tout le courage nécessaire pour les grandes entreprises. Persuadé de la sphéricité de la terre, il ne trouvoit pas la moindre difficulté à traverser l'Océan Atlantique, à l'aide de la boussole dont il connoissoit aussi la déclinaison, ainsi que le moyen de la corriger (1). Il demanda

ni, *Delle misure francesi. Opusc. Scalsi, tom. XX, p. 98*. On sait d'ailleurs qu'Hypparque, trois siècles avant l'ère vulgaire, avoit déterminé la longitude et la latitude de plusieurs étoiles dans le ciel; et que Ptolomée, au second siècle, déterminâ par sa méthode la position géographique de plusieurs lieux de la terre, avec une précision qui suppose des observations astronomiques. Robertson, *An historical disquisition concerning antient India, sect. II.*

(1) Tiraboschi, *Storia della letter., Ital., tome*

aux Génois, ses compatriotes, qui n'avoient que ce moyen pour ranimer leur commerce, des navires pour l'exécution de son projet; mais les Génois, occupés de petites spéculations, et tourmentés sans cesse par les factions domestiques, qui les assujétissoient tantôt aux rois de France et tantôt aux ducs de Milan, rejetèrent ses propositions. Il s'adressa alors au roi de Portugal, qui ne l'écouta pas non plus, parce qu'il ne songeoit à se rendre aux Moluques qu'en doublant l'Afrique; et ce ne fut qu'après de longues sollicitations que l'Espagne se déterminâ à lui confier quelques vaisseaux. Cependant Colomb ne toucha qu'aux îles de l'Amérique, dont ses successeurs découvrirent le continent; se flattant en vain de trouver un chemin à l'ouest du Mexique, et par l'isthme de Panama.

§. V. La navigation de Colomb fit naître des contestations entre les Espagnols et les Portugais sur quelques îles qu'on avoit découvertes, et plus encore sur les terres qu'on

VI. Cependant la connoissance de la déviation ne devoit pas être bien commune alors, puisque les pilotes de l'escadre de Martin l'ignoroient (p. 55).

espéroit découvrir par la suite. Ces derniers, lorsqu'ils entreprirent leurs navigations sur les côtes de l'Afrique, avoient eu la prévoyance de profiter de l'opinion généralement reçue alors, que le successeur de St.-Pierre pouvoit, comme vicaire de Jésus-Christ, disposer des royaumes qui n'appartenoient pas à de puissances chrétiennes. Les papes Martin V, Eugène IV et Nicolas V avoient déjà accordé aux Portugais l'empire de tout le pays qu'ils venoient de découvrir sur les côtes de l'Afrique. Alexandre VI, auquel, après le voyage de Colomb, l'Espagne et le Portugal présentèrent en même tems leurs prétentions, traça une ligne laquelle, en passant par les poles, coupoit en deux le globe terrestre. L'île de Fer, une des Canaries, où Ptolomée avoit fixé le premier méridien, étoit le point par lequel passoit cette ligne qu'on appella *ligne de démarcation*. Le pape donna donc aux Portugais tout ce qu'ils pourroient conquérir à l'est, et aux Espagnols tout ce qu'ils viendroient à découvrir à l'ouest de cette ligne. Mais lorsque les Portugais se furent rendus maîtres du Brésil, et voulurent comprendre cette contrée dans la partie orien-

tales de la ligne, on la porta de 30° à l'ouest de l'île de Fer. Voyez la carte qui se trouve à la fin de cette préface.

§. VI. Pendant que l'Espagne étendoit à l'ouest ses conquêtes autant que les crimes et les cruautés de ses chefs; les Portugais, guidés, en 1497, par Vasco de Gama, doublèrent le Cap de Bonne-Espérance, que Dias, accompagné de Cadamosto, navigateur vénitien, avoit découvert en 1455 (1). Ils longèrent l'Afrique orientale et les îles qui sont entre elle et l'Asie, et parvinrent à Calicut, qui étoit l'entrepôt du commerce des épiceries. Dans la suite, non sans avoir des guerres et des combats à soutenir tant avec les indigènes qu'avec les Maures qui avoient envahi une grande partie de ce pays, ils poussèrent leur navigation jusqu'aux îles Moluques; et en 1510 ils y formèrent un établissement, pour s'attribuer le commerce presque exclusif du poivre et des clous de gi-

(1) Ce cap avoit été dessiné, en 1450, par Frate Mauro, camaldule du couvent de Murano près de Venise, sur une mappemonde que j'y vis en 1790, et qui y est encore, à ce qu'on dit.

rosse, qu'on ne tiroit guère d'ailleurs que de ces îles (1).

§. VII. Les établissemens portugais dans les Indes avoient alors pour gouverneur et vice-roi le duc d'Albuquerque, qui, par ses talens et par son courage, avoit su faire avorter toutes les entreprises des Vénitiens, lesquels étant les alliés de Soliman le Magnifique, firent tous leurs efforts pour conserver dans la mer Rouge le commerce que les Portugais vouloient transporter à Lisbonne (2). C'est à la suite de ce vice-roi que Magellan alla passer cinq années aux Indes (3). Il étoit gentilhomme portugais, et avoit cultivé les sciences, mais s'étoit sur-tout occupé de tout ce qui a rapport à la navigation, étude fort à la mode parmi les seigneurs portugais; et ce fut pour se faire connoître à la cour et ob-

(1) S'il en faut croire notre auteur, lequel trouva, en 1521, aux Moluques Pierre de Lorosa, qui lui dit : *Como ja sedizi anni stava ne la India ma X in Malucho, e tanti erano che Malucho stava discoperto ascosamente.* Pag. 176.

(2) Robertson, *loc. cit. sect. 4.*

(3) Petri Anglerii, *Opus. epist., epist. 767.*

tenir un emploi convenable à ses talens qu'il entreprit ce voyage. De Calicut il alla à Sumatra, où il prit un esclave (1). Il paroît qu'il n'a pas poussé son voyage jusqu'aux Moluques, quoiqu'en disent d'Angera, Ramusio et d'autres écrivains (2); car s'il y eut été, il auroit su qu'elles sont sous la ligne équinoxiale, et n'auroit pas été les chercher, comme il fit, au 14° de latitude septentrionale (3). Des Indes il revint à Lisbonne. Pendant ce tems, Albuquerque avoit envoyé aux Moluques François Serano, ami et parent de Magellan, avec ordre d'y ériger un fort: ce qu'il n'exécuta pas, parce que tous les rois de ces îles, par une ambition bien insensée, prétendoient l'avoir chez eux (4): et Serano, voulant les soumettre tous en même tems, agissoit en souverain, en ne prenant néanmoins que le titre de pacificateur. Nous ver-

(1) Page 72.

(2) *Hist. génér. des voyag.*, tom. I, p. 126. Edit. de Paris.

(3) Voyez la carte à la fin de cette préface.

(4) *Hist. génér. des voyag.*, tom. I, p. 125. Edit. de Paris.

rons de quelle manière il fut la victime de son ambition (1).

§. VIII. J'ignore quels droits pouvoit avoir Magellan aux bienfaits de la cour; mais toute sa conduite semble prouver qu'il possédoit autant de courage que de connoissances, quoiqu'en dise le jésuite Maffei, qui l'accuse d'avoir eu plus de vanité que de mérite (2). Et si nous ajoutons foi à notre auteur, nous devons aussi lui accorder beaucoup de modération dans ses prétentions, puisqu'elles se bornoient à demander au roi une augmentation de paie de six francs par mois (3). Comme le roi d'Espagne lui a conféré l'ordre de Saint-Jaques de la Spatha, et lui a confié le commandement d'une escadre, il y a tout lieu de croire que, dans les services rendus au Portugal, il avoit des preuves bien certaines de valeur et d'habileté.

§. IX. Pendant le séjour de Magellan en Portugal, il étoit, à ce que nous dit Maf-

(1) Page 169.

(2) *Hist. rer. indic.*, lib. VIII.

(3) Page 169.

fei (1), en correspondance suivie autant que l'éloignement le permettoit, avec son ami Serano, qui l'invitoit à retourner aux Indes, et à se rendre même aux Moluques, dont il lui indiquoit la distance de Sumatra, île qui lui étoit bien connue. Mais, s'il est permis de nous prêter aux conjectures, et de chercher à deviner les causes par les effets, nous trouverons qu'il est vraisemblable que Magellan s'est plaint à Serano des torts qu'il prétendoit avoir reçu de la cour de Lisbonne; que Serano, menacé peut-être par le vice-roi, auquel il n'avoit pas obéi dans la construction de la forteresse, lui a proposé de donner ces îles à l'Espagne, et lui a fourni en même tems les lumières qu'il pouvoit avoir acquises par les habitans des îles plus orientales, sur la possibilité de trouver le cap du continent rencontré par Colomb, et de le doubler, ou d'y trouver quelque détroit; d'autant plus que les Portugais y possédoient déjà le Brésil, découvert en 1500 par Cabral; contrée où Jean Carvajo, de qui parle souvent Pigafetta, avoit passé quatre

(1) *Hist. rer. indic.*, lib. VIII.

ans (1), et où Jean de Solis, qui cherchoit un passage aux Indes, fut assassiné et mangé par les cannibales, avec soixante hommes de son équipage (2).

§. X. Il n'est pas tout à fait improbable que Magellan ait pu avoir, par ces moyens, quelque connoissance d'un passage de la mer Atlantique dans la mer des Indes; mais c'est d'une autre manière qu'il s'étoit assuré de l'existence de ce passage, comme il en fit la confiance à Pigafetta et à ses compagnons de voyage, lorsqu'il se trouva dans le détroit. Pendant qu'il cherchoit de l'avancement à la cour de Lisbonne, il continuoit à étudier la géographie et la navigation, de façon que, selon notre auteur, il devint un des plus habiles géographes et navigateurs de son tems (3). C'est à ce titre qu'on lui permit d'examiner tout ce qui avoit été recueilli sur ces objets, et qu'on gardoit soigneusement dans la trésorerie. L'infant Don Henri, qui le premier projecta des voyages pour la dé-

(1) Page 18.

(2) Page 23.

(3) *Egli più giustamente che homo fossi al mondo carteava, et navigava.* Page 125.

couverte de pays nouveaux; et ceux qui lui succédèrent, y avoient rassemblé toutes les notions et toutes les cartes géographiques qu'il étoit possible de se procurer, par le moyen des géographes, des navigateurs et des astronomes, qui, dans l'espoir de récompenses, y venoient déposer leurs découvertes. C'est dans cette trésorerie que Magellan trouva une carte de Martin de Bohême sur laquelle étoit dessiné le détroit par lequel on passe de la mer Atlantique dans celle qui fut ensuite appelée Pacifique.

§. XI. Pour s'assurer que Magellan chercha ce passage, parce qu'il l'avoit vu dessiné sur la carte de Martin de Bohême, il ne faut que lire ce que dit à ce sujet Pigafetta. Nous donnons ses propres paroles telles qu'on les lit dans notre manuscrit (1). Il est étonnant qu'on ait nié cette vérité, qu'on pouvoit trouver dans l'extrait du livre de Pigafetta publié en françois par Fabre, et en italien par Ra-

(1) *Il capitano generale che sapeva de dover fare la sua navigazione per uno stretto molto ascoso, como vite ne la thesoraria del re de Portugal in una carta fata per quello excelentissimo huomo Martin de Boemia, mando due navi, etc.* Page 40.

musio (1); mais il est plus étonnant encore que cette vérité si honorable pour Martin de Bohême ou plutôt Behaim (2), ait été niée par M. de Murr, tandis qu'il se proposoit de faire son éloge (3). Il ne sera pas hors de propos de parler ici de cette question qui a un rapport intime avec le point le plus intéressant de la navigation que je me propose de publier: M. Otto, dans un mémoire inséré dans le second volume des *Transactions philosophiques de la société de Philadelphie*, a voulu prouver, entre autres choses, que Colomb n'est pas celui qui a découvert l'Amérique, ni Magellan celui qui a trouvé le détroit pour le traverser et se rendre aux Indes par l'Occident; mais que le mérite de ces

(1) Voyez parag. XXIII.

(2) Il est certain que son véritable nom étoit Behaim. Cluverius dit qu'on l'appeloit de Bohême, parce que ses ancêtres étoient originaires de ce royaume, ou qu'il s'y étoit établi à cause du commerce.

(3) Notice sur le chevalier Martin Behaim, célèbre navigateur portugais avec la description de son globe terrestre. Voyez cette dissertation à la fin de ce volume.

découvertes est dû uniquement à Martin Behaim de Nuremberg. Effectivement ce Martin Behaim étoit un des plus grands géographes de son tems; et c'est un des premiers qui, en 1492, forma une mappemonde terrestre, qu'il a léguée à sa patrie où on le conserve encore; un des premiers qui a passé la ligne avec le fameux navigateur Jacques Cano, en 1484; qui, ayant épousé la fille de de Huerter, feudataire de l'île de Fayal, l'une des Açores, y passa plusieurs années, faisant de tems en tems des voyages en Europe; et qui étant estimé et consulté par les savans ses contemporains, ainsi que par la cour de Lisbonne, avoit en tous les moyens d'acquérir les connoissances géographiques les plus rares et les plus étendues pour ce siècle. Cependant, c'est sans raison qu'on prétend que Colomb n'a découvert l'Amérique qu'après lui, comme l'a très-bien démontré le président comte Carli, que Milan et les lettres ont perdu en 1795 (1). M. Otto appuie son opinion sur une chronique de Nuremberg, où il est dit: « Qu'il découvrit les

(1) *Opuscoli scelti di Milano*, tom. XV, p. 72.

« les de l'Amérique avant Colomb et le dé-
 « troit qui prit ensuite le nom de Magellani-
 « que avant Magellan même ; » et au témoi-
 gnage de Hartmann Schedel, qui dit que
 Magellan et Cano en naviguant se trouvè-
 rent dans un autre monde. Mais le président
 Carli observe que la chronique de Nurem-
 berg n'est pas contemporaine ; et M. de Murr
 s'est assuré que les paroles de Schedel ont
 été intercalées dans son manuscrit par une
 autre main. En effet, on ne les trouve pas
 dans la première édition de son ouvrage que
 nous avons dans notre bibliothèque. Ajoutez
 que la phrase : *In alterum orbem accepti*
sunt, peut s'entendre qu'ils ont dépassé la
 ligne.

§. XII. C'est encore avec moins de fon-
 dement que M. de Murr prétend que Mar-
 tin Behaim n'a jamais eu la moindre idée
 du détroit de Magellan. Ayant été à portée
 de visiter les archives de ses héritiers, il n'y
 a trouvé, dit-il, aucune trace de cette décou-
 verte. D'ailleurs, son globe terrestre qu'il a
 donné à la ville de Nuremberg fait assez voir,
 ajoute-t-il, que Martin Behaim ne soupçon-
 noit pas même l'existence de l'Amérique.

Ce globe, dont M. de Murr a publié l'hémis-
 phère, qui comprend la partie occidentale de
 l'Europe et de l'Afrique, et la partie orien-
 tale de l'Asie (1) ; ce globe, dis-je, fait voir
 que dans ce tems on croyoit pouvoir aller
 par mer directement des îles Açores aux
 royaumes de Tungut, de Cambalu et du
 Thibet, en ne rencontrant que l'île du Ca-
 thay dans tout l'Océan qu'on avoit à par-
 courir. Des îles Canaries on s'imaginoit pou-
 voir se rendre à l'île d'Antilia ; et c'est par
 cette raison que Colomb nomma Antilles les
 îles qu'il trouva en deçà de l'Amérique. Des
 îles du Cap-Verd, sur le globe de Behaim ;
 on alloit, sans trouver aucune terre, à Ci-
 pangu (le Japon), que Marc Paul avoit fait
 connoître à l'Europe, et dont parle aussi Pi-
 gafetta, qui croyoit y avoir passé à peu de dis-
 tance (2). Du Japon on alloit à Cambaie ; et,
 tournant au sud, à la grande et à la petite

(1) Nous donnons cet hémisphère avec sa descrip-
 tion à la fin de ce volume, où il est réduit à la moi-
 tié de l'échelle ou au quart de la grandeur de l'ori-
 ginal.

ainsi qu'il me l'a écrit lui-même. On ne doit donc pas douter que Magellan ait vu le détroit dessiné sur la carte de Martin Behaim; mais il faut dire aussi qu'il ne s'y fioit pas entièrement ou que la carte en question étoit bien inexacte; car sans cela étant par le 49° 30' de latitude septentrionale, il n'auroit pas détaché le vaisseau le *San-Jago* pour aller reconnoître la côte où il fit naufrage, en cherchant le détroit par le 52° (1); et il ne se seroit pas déterminé non plus à remonter jusqu'au 75° s'il ne le trouvoit pas (2).

§. XIII. Revenons à l'histoire de Magellan et à notre auteur. Soit pour se venger des injustices qu'il croyoit lui avoir été faites, soit pour obtenir l'avancement qu'il sollicitoit, Magellan alla en Espagne offrir ses services à Charles-Quint pour conduire une escadre en courant toujours à l'ouest de la ligne de démarcation, jusqu'aux îles aux épices, qu'on connoissoit mieux par les rapports des Italiens qui y avoient été du côté de l'est, que par les relations des Portugais

(1) Page 37.

(2) Page 46.

qui s'y étoient établis depuis dix ans, mais qui mettoient le plus grand soin à tenir cachées les découvertes qu'ils avoient faites; de façon, dit Castagneda, qu'on auroit ignoré avec le tems le voyage de Gama, s'il ne se fut pas donné la peine de l'écrire lui-même et de le publier (1). Charles-Quint, ou plutôt le cardinal Ximenès, son premier ministre, qui gouvernoit l'Espagne pendant son absence, écouta favorablement le projet de Magellan, qui non-seulement lui fit sentir la possibilité d'y aller par l'ouest; mais lui assura en même tems que les îles aux épices étoient dans cette partie du globe qui, par la ligne de démarcation, appartenoit à l'Espagne; car, sans cela, le cardinal vice-roi n'auroit jamais consenti qu'on envahit un pays que le pape avoit donné à d'autres. Pour lui persuader que les *Moluques* étoient dans l'hémisphère espagnol, Magellan prit non-seulement à témoin Christophe Hara qui, ayant aux Indes des maisons de commerce, disoit être assuré par les instructions de ses fac-

(1) *Historia della conquista delle Indie orientali*, préface.

teurs de la véritable position géographique de ces îles (1); mais il s'en fit assurer aussi par le fameux astrologue Roderic Faleiro, qui, le compas à la main, faisoit voir sur la mappemonde, que ces îles étoient placées en deçà du 180^{me}. ° de longitude occidentale de la ligne de démarcation. Et comme le cardinal montrait encore quelques doutes sur cet objet, Faleiro donna à Magellan une méthode pour calculer la longitude, afin de ne pas dépasser la ligne (2). Pour dissiper tout scrupule, Faleiro auroit pu s'embarquer avec Magellan; mais comme il prétendoit être astrologue, il s'en excusa en disant qu'il prévoyoit que cette navigation lui seroit fatale. Elle le fut effectivement à l'astrologue Martin de Séville, qui y alla à sa place, sans prévoir qu'il devoit être assassiné, comme il le fut dans l'île de Zubu (3).

§. XIV. Nous avons une preuve de l'importance des recherches sur les longitudes

(1) *Epistola de Massimiliano Transilvano, presso Ramusio*, tom. I, p. 348.

(2) Castagneda, *loc. cit.*

(3) Page 128.

pendant cette navigation, dans la description que je vais publier. A peine l'escadre fut-elle dans la mer Pacifique, que le chevalier Pigafetta se fit un devoir de marquer sur son journal, non-seulement la latitude, mais aussi la longitude de la ligne de démarcation; et, pour éviter toute méprise, il avertit que cette ligne est à 30° à l'ouest du premier méridien, qui se trouve lui-même à 3° à l'ouest du Cap-Verd (1). S'étant expliqué avec cette précision, il est bien étonnant que Fabre, qui a donné un extrait de sa relation, ne l'ait pas compris, et qu'au lieu de dire degrés de longitude de la ligne de démarcation, il dise toujours de la ligne de leur partement, ou degré de longitude dont partent; et là où il devoit indiquer la position de cette ligne telle que l'a marquée notre auteur, il dit et XXX degrés du méridional lequel est à trois degrés plus oriental que Cap de Bonne Espérance. On voit bien que cette manière de s'exprimer n'a pas de sens.

(1) *La linea de la repartitione e trenta gradi longi dal meridionale el meridionale e tre gradi al levante longi da Capo Verde*. Page 56.

Ramusio, en traduisant Fabre a omis tout cela avec raison ; et on doit bien lui pardonner, si, en copiant son texte, au lieu de dire *longitudine dalla linea di divisione*, il dit *longitudine dal luogo donde si eran partiti* ; par conséquent, il augmente de quarante degrés les erreurs de la longitude marquée par Pigafetta.

§. XV. Mais les Portugais, intéressés à déterminer la vraie longitude des Moluques, accusoient les Espagnols non-seulement d'erreur, mais aussi de mauvaise foi ; et Pierre Martir d'Angera, gentilhomme milanois et historiographe de la cour d'Espagne, conte assez assez plaisamment dans une de ses lettres (1), qu'on choisit vingt-quatre astronomes et pilotes, tant Portugais qu'Espagnols, lesquels, après avoir bien *sillogismé*, conclurent qu'on ne pouvoit décider la question qu'à coups de canon ; cependant Charles-Quint calcula qu'il valoit mieux vendre à Jean III, roi de Portugal, qui lui en offrit 150,000 pistoles, ses prétendus droits sur les Moluques, et il les lui céda. Il est certain,

(1) Epist. 797.

d'ailleurs, que ces îles, placées par Pigafetta entre le 160° et le 170° de longitude à l'ouest de la ligne de démarcation, sont véritablement au-delà du 180^{me.}° ; par conséquent, elles appartennoient au Portugal en vertu de la bulle du pape Alexandre VI. Quoiqu'il en soit de leur véritable position, le roi d'Espagne, persuadé que le Portugal avoit usurpé ce qui lui appartenoit, et déjà disposé à accorder à Etienne Gomez des caravelles pour aller faire de nouvelles découvertes, ne tarda pas à confier une escadre pour cette importante expédition à Magellan, qui, afin d'éloigner tous les obstacles, choisit le même Gomez pour commander un des vaisseaux, dont il eut bientôt lieu de se repentir (1).

§. XVI. Pendant qu'on traitoit cette grande affaire à la cour de Madrid, Antoine Pigafetta, gentilhomme de Vicence, étoit à Rome, où tous les Italiens qui avoient du génie et aspiroient à faire fortune, accouroient, surtout au beau tems de Léon X. Il étoit d'une famille assez noble qui tiroit son origine de la Toscane, et probablement fils de ce Ma-

(1) Page 43.